

Marc Angenot, *Dialogues de sourds. Traité de  
rhétorique antilogique*

Paris, Mille et une nuits, 2008, 450 p.

Christian Vandendorpe

Université d'Ottawa

Bien connu pour ses ouvrages sur le discours idéologique — notamment *La Parole pamphlétaire* (1982), *Mille huit cent quatre-vingt-neuf: un état du discours social* (1989), *Le Marxisme dans les Grands récits* (2005)—, Marc Angenot livre ici ce qui sera peut-être considéré comme une synthèse de ses travaux sur la rhétorique. Jadis élève de Chaïm Perelman à l'Université Libre de Bruxelles, Angenot a mis la rhétorique au cœur de sa réflexion sur le langage et il présente ici un plaidoyer substantiel afin que cette discipline prenne sa place au confluent des divers savoirs que sont l'analyse du discours, la sociologie, les sciences politiques, la pragmatique

linguistique, la logique naturelle, la philosophie et les études littéraires. Loin de se réduire à un répertoire de figures, la rhétorique conçue de façon aussi large devrait avoir pour objectif de « faire apparaître l'historicité et la socialité des formes de récits et des arguments et non de traiter les narrations et les façons de raisonner comme des faits intemporels » (p. 318).

Dans cet ouvrage qui pourrait servir de manuel à l'usage des étudiants en sciences du discours, Angenot commence par faire un rapide historique de cette discipline millénaire, rappelant les débuts de la rhétorique avec Protagoras et la pensée antilogique, la réaction de Platon à l'entreprise des « sophistes » et l'invention de la dialectique avec Aristote, tout en discutant au passage des notions clés que sont *ethos*, *pathos*, *logos*, *doxa*, *topoï*, raison, etc. On sait qu'après avoir dominé le cursus scolaire dans l'Antiquité et le haut moyen âge, la rhétorique avait fini par tomber dans un profond discrédit, et atteint son nadir à l'époque romantique. Mais elle connaîtra ensuite une lente renaissance sous l'égide de Nietzsche, pour qui il ne saurait y avoir « absolument pas de naturalité non rhétorique du langage » (p. 98). Pour Angenot, cette omniprésence de la rhétorique dans les faits de langage n'invalide pas pour autant la recherche de la vérité : très critique envers les dérives relativistes du post-modernisme, il rappelle avec force que tous les arguments ne se valent pas et que la discussion deviendrait inutile dès lors qu'il n'existe pas de volonté commune d'en arriver à une vérité partagée.

Une fois le terrain ainsi déblayé, Angenot se livre à un examen critique des ensembles de règles proposées par divers

auteurs et censées gouverner les débats entre tenants de points de vue opposés. Parfois, ce qui apparaît comme une norme idéale selon une éthique de la discussion entre en conflit avec le sens commun ou avec d'autres règles. C'est le cas de la reconnaissance de l'égalité des parties, qui s'efface devant l'exigence de compétence. Il faut aussi qu'il y ait accord sur l'existence d'un sujet et que les deux parties reconnaissent qu'une question mérite d'être posée. Les parties en présence doivent aussi être susceptibles de changer d'avis et disposées à le faire, sans quoi la discussion est inutile. Il est en outre interdit aux parties de sortir de l'argumentation et celles-ci doivent produire des arguments rationnels, cohérents et non contradictoires. La règle de réfutabilité, dont Karl Popper a montré qu'elle était constitutive de la démarche scientifique, est essentielle en matière argumentative, une thèse non « falsifiable » s'excluant par définition de toute discussion rationnelle. Ces diverses règles sont illustrées par de nombreux exemples que l'auteur emprunte à ses travaux sur les idéologies.

C'est une expérience communément partagée que la discussion échoue le plus souvent à persuader l'autre de changer d'opinion. Il semble même, souvent, que « plus on échange d'opinions, moins on semble se comprendre » (p. 13). Au lieu de chercher les causes de cet état de fait dans la faiblesse intellectuelle de l'autre, sa déraisonnable opiniâtreté ou la pauvreté de nos propres arguments, Marc Angenot avance l'hypothèse que le déficit rhétorique proviendrait de « coupures argumentatives » qui condamnent la plupart des échanges à des dialogues de sourds. Ces logiques argumentatives divergentes

relèveraient de « quatre grands types de singularités rhétoriques » que Marc Angenot a repérés de façon constante dans ses travaux sur les débats politiques qui ont secoué la France, particulièrement au 19<sup>e</sup> siècle.

Une première catégorie est celle de la « rhétorique réactionnaire ». Souvent présentée comme typique de la pensée conservatrice, celle-ci se construit principalement autour de quelques schémas argumentatifs bien connus visant à mettre en évidence (a) que le changement proposé par l'adversaire serait vain et contre-productif, (b) qu'il pourrait entraîner des effets pervers et (c) qu'il mettrait en danger les avantages acquis. Angenot ajoute à ce tiercé la notion clé de *l'engrenage*, ou *pente savonneuse*, tout en montrant par des exemples historiques que cette rhétorique réactionnaire n'est pas exclusive à la droite, mais peut aussi apparaître dans le discours anarchiste et libertaire.

Une deuxième coupure argumentative est celle de la « logique immanentiste », qui exclut de la discussion « ce qui problématise, antagonise ou transcende un réel circonscrit à l'ici-et-maintenant » (p. 327). Au nom de la rationalité, de la science et de la logique, cette famille d'esprits tend à rejeter comme billevesée toute proposition visant à instaurer un ordre nouveau. Angenot range dans cette catégorie les spécialistes d'économie politique qui, dans leurs débats avec les socialistes dans la France de 1850, présentaient les forces du marché comme des phénomènes naturels guidés par une main invisible à laquelle il était vain de vouloir se soustraire. Les tenants de cette logique tendent alors à accepter les dysfonctionnements

du système comme un mal nécessaire et bien préférable à une utopie qui entraînerait en terrain inconnu.

La « pensée conspiratoire » cherche à identifier, derrière les problèmes du monde, une idéologie ou une logique cachée et malveillante qui serait propre à une communauté que l'on va dès lors s'attacher à diaboliser. On retrouve ici la dynamique du bouc émissaire qui fut le ressort des persécutions, pogroms et génocides dont divers groupes furent victimes au fil des siècles. Cette pensée conspiratoire est caractéristique des idéologies de droite, mais il semble qu'elle tende maintenant à s'étendre à toute la société. À titre d'exemple, Angenot signale que, selon Richard Hofstadter, « 80 % des Américains pensent que le gouvernement cache la vérité sur l'existence de formes de vie extraterrestres » (p. 342), un état de fait que de populaires séries télévisées exploitent inlassablement.

Cette pensée conspiratoire apparaît souvent en connexion avec la logique du ressentiment mise au jour par Nietzsche et dont les fondements psychanalytiques ont été explorés par Scheler. Puissant moteur psychologique, le ressentiment se révèle un mode de production du sens, des valeurs, d'images identitaires, d'idées morales, politiques et civiques qui repose sur quelques présupposés et qui vise à un renversement des valeurs dominantes et à l'aboutissement de valeurs autres, inverses de celles qui prédominent, valeurs censées propres à un groupe dépossédé et revendicateur. (p. 343)

Les individus convertis à cette logique tendent à ressasser indéfiniment leurs griefs, même si ceux-ci reposent

sur un état de société qui n'a plus cours depuis une ou deux générations—voire plusieurs siècles. Offrant une grille totalisante d'interprétation du monde, cette idéologie du ressentiment, avec sa volonté d'inversion des valeurs dominantes, n'est pas sans affinité avec la pensée religieuse, à laquelle elle peut même servir de noyau dur, comme on le voit notamment dans le discours islamiste de dénonciation du Grand Satan occidental. Indifférente aux dénégations venues de l'extérieur, « la pensée du ressentiment a ainsi pour conséquence le repli sur les siens, le refus de l'altérité, de la diversité, le rejet rageur de toute aspiration à l'universel » (p. 347). Cette idéologie est souvent associée « aux vagues d'angoisse face à la modernité, à la rationalisation et à la déterritorialisation » (p. 349).

La quatrième grande singularité rhétorique est celle de la logique « utopiste-gnostique » caractéristique des « grands récits » qu'Angenot a étudiés dans un ouvrage précédent. Il s'agit en l'occurrence de la pensée militante progressiste et humanitaire qui a connu une floraison extraordinaire au 19<sup>e</sup> siècle. Devant un état de société jugé désastreux et inacceptable, le militant utopico-progressiste se fait fort de redresser la situation en remontant aux causes premières dont celle-ci serait la manifestation et la conséquence logique. Pour les uns, la propriété privée sera ainsi identifiée comme la source de tous les maux, pour d'autres ce sera l'irrégion ou le *libéralisme*. Ce type de raisonnement se conjugue souvent avec une « logique de l'historicisme », en vertu de laquelle on croit discerner dans l'histoire de l'humanité une « loi du progrès ». Celle-ci est à la base des grandes utopies et a culminé avec la

pensée marxiste et le positivisme d'Auguste Comte. Selon Angenot, la logique utopique-gnostique est fondamentalement binaire, opposant sans cesse le bon et le mauvais, sans possibilité de moyen terme. Par voie de conséquence, les tenants de cette pensée sont imperméables à toute discussion : « l'ultra-nationaliste, l'antisémite, le stalinien, le Khmer rouge et l'islamo-fasciste [...] de leur point de vue ne furent et ne seront nullement blâmables puisque leur logique les conseille et les approuve, les exalte même » (p. 377).

Après ce tour d'horizon des divers dérapages logiques qui tendent à enfermer les opposants dans un dialogue de sourds, Angenot rejette comme une impasse l'idée de porter un jugement éthique sur les diverses coupures argumentatives car ces quatre positions ont un égal potentiel de dérapage et ont servi à justifier des actions blâmables. En tant qu'individu raisonnant, je serais donc réduit à « une position décisionniste qui donne le précédent à mes convictions sur celles de ceux que je juge et qui m'oblige à prendre en main le droit de condamner, du fait justement qu'il n'est pas d'arbitre qui me justifiera » (p. 382).

Cette position s'appuie évidemment sur un profond mépris de la doxa : « ce lieu trivial où toutes les idées savantes, justes et complexes, se transfigurent en simplistes platitudes, l'opinion étant une machine qui transforme en plomb tout ce qui est or » (p. 385). Cette exaltation de la raison individuelle sur la doxa vulgaire est classique et assurément fondée dans la plupart des cas, mais ne va toutefois pas sans poser question quand on admet avec l'auteur l'impossibilité de « donner une conception stable et unifiée de la raison » (p. 422). En outre, à

quoi bon argumenter si j'érige ma propre raison en critère ultime? On touche ici au point aveugle d'une démonstration par ailleurs très rigoureuse. Le procès de la doxa ne devrait en effet pas faire oublier que les institutions démocratiques ont été mises en place précisément parce qu'il est apparu que la confrontation des points de vue permettait plus sûrement d'approcher de la vérité que l'opinion d'un seul, fût-il philosophe et éclairé. Que ce soit dans un jury, un parlement ou une assemblée constituante, la discussion fait apparaître à chacun des participants des aspects de la question qui seraient autrement restés dans l'ombre. Certes, une assemblée peut tomber sous le coup d'une manipulation émotive ou rester prisonnière des préjugés propres à une culture donnée, mais plutôt que d'infirmer la validité du jugement des assemblées délibérantes, ce constat invite au contraire à élargir toujours davantage ces assemblées afin de faire participer l'ensemble des cultures à la recherche du vrai et du juste.